

Grand-père s'arrêta soudain sur le petit chemin qui monte de chez nous au village. Il se retourna et, appuyé sur sa pagaie-massue, fronça les sourcils en fixant quelque chose par-dessus ma tête. Il soupira puis cracha par terre.

– Est-ce que cet animal va nous suivre jusqu'au bout ?

Dans sa bouche tordue, le mot « animal » était comme un autre crachat.

Bien sûr, je savais que Ui-i nous suivait. Ou plutôt me suivait. C'était son habitude : partout où j'allais, il allait.

Quand j'arpentais la plage de sable noir pour chercher des coquillages ou dénicher des œufs d'oiseaux, il trotta derrière moi, fouillait lui aussi le sable ici et là, avec beaucoup de sérieux, et par pure amitié, simplement parce que je le faisais. Lui ne trouvait jamais rien, rien au moins dans le goût du jeune cochon qu'il était, mais il semblait s'en moquer et saluait chacune de mes trouvailles d'un petit grognement de victoire.

Si je partais seule en forêt cueillir des fruits, ramasser du bois mort ou des cocos, Ui-i s'attachait à mes pas et collait alors à mes talons parce qu'il avait un peu peur ; une peur

qu'il oubliait souvent sur place, tout occupé du plaisir de son ventre, le temps de se goinfrer, par exemple, de goyaves qui pourrissaient au sol.

Il était plus tranquille quand j'accompagnais les filles et les femmes pour récolter de l'écorce. Là, on était en nombre, et en bonne compagnie, puisque toutes les cueilleuses le connaissaient, l'appelaient par son nom, et lui parlaient parfois en riant – il répondait toujours très poliment, ce qui relançait les rires.

Il me suivait évidemment chaque fois que j'apportais au village la petite pêche de grand-père, ou quand j'allais chercher de l'aide pour transporter les grosses prises. Il prenait alors un air très digne, comme si c'était lui le pêcheur.

Il n'y avait que deux endroits où Ui-i n'allait pas : dans le *faé** que je partageais avec grand-père au bord de la plage, et dans le carré de notre potager, un peu plus haut sur le chemin. Ces lieux étaient *tapu*** pour lui. Il l'avait compris et en respectait les limites avec une grande prudence. Sûrement au souvenir des galets que grand-père lui avait lancés, les premières fois qu'il s'était aventuré sur notre grande terrasse, ou quand il avait pointé son groin un peu trop près de la terre appétissante du potager.

C'est pourquoi il me guettait dès le matin, du pied de l'arbre où il avait passé la nuit, et courait m'accueillir au bas des marches de la terrasse, grognant et frémissant de joie. Et toutes les fois où j'allais travailler au potager, pour

* *Faé* ou *faré* : habitation traditionnelle polynésienne.

** *Tapu* ou *tabou* : un interdit sacré.

soigner le tabac et les herbes que grand-père cultivait, pour récolter du *taro** ou déterrer une grosse racine d'igname, Ui-i s'asseyait à trois pas du carré et m'observait d'un air pensif. Comme s'il admirait ma science de fouilleuse et ruminait en même temps la dure loi du tapu.

Ce jour-là, en me retournant pour suivre le regard sombre de grand-père, j'ai vu que mon cochon prenait soin de garder ses distances. Il s'était arrêté de lui-même à dix pas. Assis au milieu du chemin, à sa curieuse façon – en appui sur les pattes de devant et le bas du corps allongé –, il nous jetait un œil par-dessous ses oreilles pendantes. Il semblait se méfier. D'abord de grand-père lui-même, comme toujours, mais sans doute également de la menace que représentait la longue pagaie. Là, Ui-i se trompait. Grand-père ne sortait sa chère pagaie-massue que dans les grandes occasions, fêtes, cérémonies, visites solennelles. Elle n'était pas pour lui un simple outil de pêcheur, mais la marque de son rang au sein de notre peuple ; les figures magiques gravées sur la pelle, le savant tissage de fibre sur le manche le montraient bien. Ainsi, jamais, jamais grand-père n'allait souiller l'emblème de sa dignité en tapant sur le crâne d'un cochon.

Peut-être Ui-i flairait-il aussi quelque chose d'inhabituel, de vaguement inquiétant dans notre sortie... Qu'allait-on faire au village, dans cette tenue, et si tard dans la journée ?

* *Taro* : racine comestible.

Pour dire la vérité, je me posais la même question. Plus tôt, j'avais été étonnée quand, après la sieste, grand-père m'avait ordonné de rester au faé. Puis j'avais suivi sa minutieuse préparation : le choix de la coquille de nacre qu'il allait mettre à son cou, celui de son plus beau pagne long, sa toilette rapide avec un bout d'étoffe trempée. Il avait préparé sa pipe, une réserve de tabac, et même sorti son éventail à manche sculpté. Il avait enfin choisi mon propre vêtement, mon vieux pagne court d'enfant, usé d'avoir été si souvent porté. Il me l'avait tendu sans un mot. Quand j'avais voulu mettre mes bijoux de fille, comme ce collier de coquillages et de perles qu'il avait lui-même fabriqué, il m'avait arrêtée.

- Seulement le pagne, ma fille, seulement le pagne.
- Je ne mets même pas une fleur dans mes cheveux ?
- Non !

La brusquerie de sa réponse m'avait surprise, tout autant que ces étranges préparatifs. Drôle de cérémonie que celle où je devais aller sans être apprêtée... Ou bien était-ce seulement lui, grand-père, qui avait une visite importante à faire ? Mais pourquoi, alors, m'avoir demandé de l'accompagner ? J'aurais pu l'attendre au faé !

J'ai chassé mon cochon de la voix et du geste.

- Va-t'en, Ui-i, va-t'en !

Il s'était aussitôt redressé mais restait planté dans le chemin, hésitant. Il était habitué à mon humeur changeante, aux ordres vite oubliés. Je l'ai vu soudain se raidir, décamper d'un coup de reins et disparaître dans les fourrés,

comme s'il avait aperçu un démon. J'ai compris en me retournant : grand-père avait soigneusement posé sa pagaie par terre et, de sa main valide, il avait ramassé une pierre.

Ça ne lui ressemblait pas. Après tout, on n'était ni au faé ni au potager ; d'habitude, dans les va-et-vient de tous les jours, il faisait comme si Ui-i n'existait pas. J'ai pensé alors que, sous le masque de la dignité, cet air un peu lointain qu'il affichait toujours, grand-père était soucieux. Lui d'ordinaire aussi tranquille que l'eau de la baie. Il y avait vraiment des raisons de s'inquiéter.

Je l'ai regardé bien en face.

– Grand-père, dis-moi où on va.

Il a ramassé sa pagaie sans répondre et a fait mine de reprendre la marche. Je n'avais pas bougé.

– Où on va, grand-père ?

Bras croisés, plus raide qu'un *tiki** de pierre, je le défiais. Il n'allait pas jeter une pierre à ma question. Ni lever la main sur moi, d'ailleurs, il ne l'avait jamais fait. Et puis lui aussi était habitué à mon caractère.

Il s'est appuyé de tout son poids sur la pagaie, un peu voûté, comme si le ciel entier pesait sur ses épaules. Enfin, il a lâché :

– On va chez Aiki. Il nous attend.

Chez Aiki, notre chef ? Dans son propre faé ? Qu'est-ce que j'allais faire là-bas ? Grand-père avait bien des raisons de s'entretenir avec le chef. Son rôle et sa personne

* *Tiki* : statue, figurine ou dessin rituels, représentant un homme ou une femme stylisés.